

Gérard Cartier

Pluie et brouillard

Le cheval de Claude Simon
postface de Mireille Calle-Gruber
(Édition du chemin de fer, 2015)

Cette longue nouvelle (une cinquantaine de pages), qui préfigure *La route des Flandres* (Minuit, 1960), a d'abord été publiée en deux livraisons, en février et mars 1958, dans *Les Lettres Nouvelles* de Maurice Nadeau. On est immédiatement happé. C'est déjà l'écriture admirable de la maturité de Claude Simon, ses longues phrases en méandres, avec leurs digressions, leurs parenthèses, leurs adjectifs multiples, une pensée errante mais rigoureuse, progressant par association d'idées ou d'images, fondant les scènes et les époques, passant de la réalité au mythe sans offusquer l'esprit, sans solution de continuité, recourant à tous les registres de langue, une prose si riche, si puissante, si différente des buissons secs qu'on affectionne aujourd'hui, qu'on se prend à rêver à d'autres découvertes.

C'est encore *la drôle de guerre*. La malédiction à venir est ramassée dans un court épisode de 48 heures pendant lequel il ne se passe apparemment rien, sinon la maladie d'un cavalier juif et la mort d'un cheval à l'étape, au fond d'une montagne noyée sous la pluie et le brouillard, dans une grange où héberge l'escadron dont fait partie le narrateur (Georges, comme dans *La Route des Flandres*, après le *Simon* des premiers manuscrits). Drame en miniature à quoi fait contrepoint une sorte de vaudeville – une femme laiteuse entrevue dans l'ombre d'une grange, à l'aube, puis à l'étage de la ferme où un paysan armé la tient sous clef. La jeune femme et le cheval agonisant sont l'occasion d'une confrontation des deux sociétés composant l'escadron, ceux de la ville et ceux des champs, qui se côtoient sans se mêler, les « *types de la cambrousse* » aussitôt proches des paysans qui les hébergent (un cocu boiteux, un valet de ferme aux allures d'ours), prenant leur parti, et celui des bêtes, contre les allusions cyniques des « *types de la ville* », défendant contre eux l'honneur de la femme et la vie des chevaux, et s'en prenant aux « *youpins* » – scène de clair-obscur reflétée en ombre chinoise dans l'œil du cheval agonisant.

Quand le récit commence, l'escadron chemine sous la pluie, dans la nuit noire ; il finit de même. On revient au point de départ sans s'en rendre compte (« *couper court* » dit l'esquisse de plan figurant sur le manuscrit), en ayant passé insensiblement de la pluie tombant devant la porte de la grange à celle ruisselant sur les épaules des cavaliers qui avancent à nouveau dans la nuit, ce qui donne tout à coup un autre sens à ce qu'on vient de lire, comme si tout l'épisode qui vient d'être raconté...

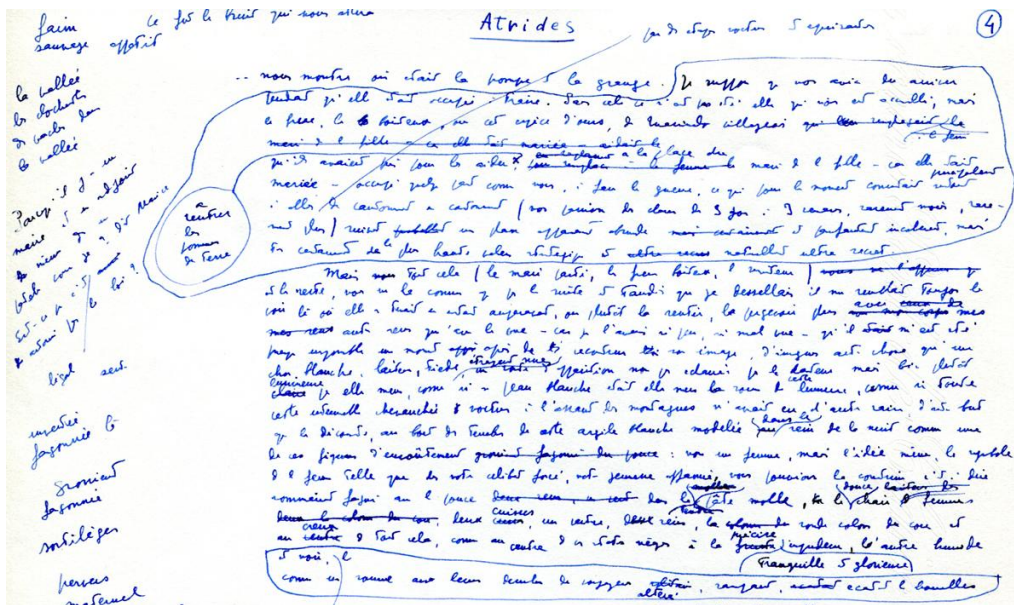
...n'avait existé que dans notre esprit, un rêve, une illusion, alors qu'en réalité nous ne nous étions peut-être jamais arrêtés de marcher au sein de cette nuit dégoulinante et sans fin, confondus, pris dans cette chose inhumaine, monstrueuse, sans mesure, qui rabotait sous son poids effrayant la surface du monde (et peut-être était-ce cela que nous percevions, et non le sanglot de la pluie, comme un fond sonore derrière le menu et patient piétinement des sabots : cette olympeenne, froide

et indifférente progression de l'Histoire, ce lent glacier en marche depuis les temps immémoriaux, broyant, écrasant tout, avançant sans trêve entre les moraines rejetées de nos ossements).

Peut-être aurait-il été préférable que le livre s'arrête là, dans ce suspens – ce qui suit, le dialogue du narrateur et de son camarade juif sur leurs dieux respectifs, mélange grinçant de théologie et de « pataphysique », m'a semblé déséquilibrer le récit sans lui donner de véritable échappée vers ce qui s'annonçait – réserve bien minime au regard de l'ensemble.

Dans sa longue postface, Mireille Calle-Gruber expose la genèse du récit (elle cite en particulier les pages des carnets de guerre du cavalier-brigadier Simon relatifs aux deux épisodes agrégés dans *Le Cheval* : le vaudeville de la femme laiteuse, daté du 5 octobre 1939, à Goux, dans le Doubs ; et celui de la mort du cheval, daté du 15 septembre, dans un lieu non précisé) et elle le resitue dans l'œuvre du romancier. L'expérience de la guerre et la dérouté du 31  Dragons revient en leitmotiv dans six des romans de Claude Simon, et d'abord dans *La Route des Flandres*, dans les ébauches duquel il a puis  pour composer *Le Cheval* – sans parler de *La corde raide* ( ditions du Sagittaire, 1947), roman renié, sorte de journal de guerre, dont on espère qu'on pourra le lire un jour autrement qu'en contrebande sur Internet. *Le Cheval*,  crit Mireille Calle-Gruber, est « le premier ouvrage romanesque abouti sur ce motif ».

Un autre intérêt de ce livre est de reproduire plusieurs feuillets du manuscrit. « On sait que Claude Simon détruisait les premières moutures, la "bouillie" disait-il : il s'agit sans doute ici, déjà, d'une phase de recopiage-variations, travail pour lequel sa patience n'avait pas de limites » :



On ne saurait trop remercier Mireille Calle-Gruber, donc, et le *Chemin de fer* (sinon pour l'incommode papier bleu), d'avoir republié ce récit oublié. En espérant d'autres découvertes...